



# Chroniques Camusiennes

## Publication de la Société des Études Camusiennes

N° 22 – Octobre 2017

<b>D</b> e la part de Raymond Gay-Crosier	p. 2
<b>V</b> ie de la Société des Études Camusiennes	p. 5
<b>A</b> ctivités camusiennes	p. 8
<b>A</b> nalyses	
- Camus-Memmi, pour en finir avec les malentendus par Guy Dugas	p. 12
- La réactualisation de <i>L'État de Siège</i> , entretien avec E. Demarcy-Mota par Sophie Bastien	p. 19
- Le baleinier absurde et le capitaine révolté par Emily Thorsen	p. 23
<b>T</b> émoignage : « Mes rencontres avec Camus » Florence Codet	p. 26
<b>P</b> arutions	p. 27
<b>F</b> ormulaire de (ré)adhésion 2017	p. 29

Chers amis,

Les activités camusiennes ont partout repris : rencontres, publications, conférences, représentations. Notre association n'est pas en reste : fin octobre, paraîtra le numéro 2017 de *Présence d'Albert Camus* et, en novembre, aura lieu à Aix-en-Provence, le colloque « Camus et le sourire », en attendant d'autres beaux événements en 2018 ; les Sociétés étrangères, enfin, parachèvent notre rayonnement par leurs activités multiples... Le tout prochain Conseil d'administration continuera sa tâche de coordination et de mise en œuvre pour l'avenir.

Notre site continue à s'enrichir : on vient d'y mettre les 21 numéros de *Chroniques camusiennes*, ce qui, avec les 89 numéros du *Bulletin* (1983-2010) qui y figuraient déjà, constitue une impressionnante mémoire de nos activités !

Bon travail à tous, pour et avec Camus...

Agnès Spiquel  
[agnes@spiquel.net](mailto:agnes@spiquel.net)

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize  
[societe@etudes-camusiennes.fr](mailto:societe@etudes-camusiennes.fr)

ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 22, octobre 2017, reproduction possible après autorisation préalable

## AVE ATQUE VALE

Raymond GAY-CROSIER

Gainesville, le 1<sup>er</sup> août 2017

Chers tous,

En 1954, ma deuxième année de lycée, mon professeur de français m'a invité à réciter le rôle de Caligula, dans la scène VI de l'acte III, en se réservant celui de Cherea. La pièce se trouvant alors à l'affiche du théâtre municipal nous étions plusieurs élèves à l'avoir vue. Comment pouvais-je savoir que cet exercice scolaire allait marquer le début d'un compagnonnage de route qui devait dominer la meilleure partie de mes études avancées et de ma carrière professionnelle ? Aujourd'hui, en ma 80<sup>e</sup> année, après plus d'un demi-siècle d'activité camusienne ininterrompue, j'ai décidé que le moment était venu de me retirer derrière le rideau tout en l'écartant de temps à autre. Moyennant ce double message de bonjour et d'adieu je me permets de vous présenter quelques balises principales d'un long itinéraire qui m'a si richement récompensé.

Ma première préoccupation a été, et est longtemps restée, le problème de la documentation adéquate. Partant, l'exploitation des sources primaires de ma thèse de doctorat a été facilitée par un privilège inattendu grâce à la permission de Francine Camus de consulter, à la rue Madame, les archives dans le bureau de l'auteur. Le riche fonds qui s'y trouvait n'était alors pas encore catalogué et son utilisation était soumise à la seule condition de montrer, à la fin de mes journées de travail, toute citation d'inédits, condition dont je n'ai évidemment pas abusé. Par la suite, mes recherches m'ont vite révélé que le cadre référentiel d'une grande partie de la littérature secondaire laissait souvent à désirer. Pendant quelques années, j'ai alors contribué au « Carnet critique » de chaque livraison de la série *Camus* (Minard, Lettres Modernes) des comptes rendus sur les publications les plus importantes dans les domaines du théâtre et de la philosophie. Ce « Carnet critique » avait été lancé par le premier directeur de la série, Brian T. Fitch. Pour combler les lacunes, notre collègue d'Oxford, Peter C. Hoy, ajoutait périodiquement un complément bibliographique. En 1974, j'ai systématiquement bouclé une première fois un survol critique de l'ensemble de la littérature secondaire en publiant 1146 articles dans le t. VI de la *Critical Bibliography of French Literature, The Twentieth Century* (Syracuse University Press, 1980). En 1976, mon *Camus* (Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft) a fait le point d'une manière plus détaillée sur les sources secondaires principales disponibles à l'époque. En 1990, pour offrir au public un instrument de recherche facilement accessible et mis au point périodiquement, j'ai lancé et maintenu, jusqu'en 2012, un site permanent titré « Bibliographie sélective et cumulative Albert Camus », à présent repris par Jason Herbeck et la Boisy State University (<http://camusbibliography.boisestate.edu>). Enfin, depuis 2016, la bibliothèque de l'Université de Floride affiche un site permanent (<http://www.uflib.ufl.edu/spec/camus/>) présentant le catalogue de ma collection de « camusiana » rassemblée au cours de plusieurs décennies. Elle comporte des correspondances inédites, de nombreux documents, des photographies, quelques premières éditions, des copies de manuscrits tel celui de *L'Homme révolté* et, grâce à la permission de Catherine Camus, un éventail de matériaux utilisés pour la préparation de la nouvelle Pléiade.

Une fois installé à l'Université de Floride en 1967, où j'ai passé toute ma carrière, j'ai envisagé d'offrir, à partir de 1970, tous les dix ans, un colloque international consacré à Camus. Si les moyens limités n'ont permis que la participation d'un nombre modeste de spécialistes et d'intéressés à cette première réunion (voir *Albert Camus 1970*, CELEF, 1970), le colloque de 1980 a réuni plus de cent personnes, notamment un nombre impressionnant de collègues français. Parmi ceux-ci se trouvait Jacqueline Lévi-Valensi avec qui, dès lors, des liens de coopération étroite et d'amitié profonde ont été maintenus jusqu'à sa regrettable disparition en 2004. Ce deuxième colloque international (voir *Albert Camus 1980*, University Presses of Florida, 1980) a provoqué un changement de stratégie. D'une part, les colloques sur Camus commençant à se multiplier au-delà de l'Hexagone, il fallait éviter de succomber à ce que certains appelaient, avec dédain transparent,

le danger de « l'industrie camusienne ». D'autre part, il était grand temps qu'un colloque de marque soit enfin consacré à Camus en France où cet auteur continuait à être négligé, voire honni, par bien des programmes universitaires. En 1979, lors de la décade Sartre à laquelle j'ai assisté, Edith Heurgon a réagi favorablement à ma proposition d'une décade Camus suggérant de trouver un co-directeur français. Mon choix étant naturellement tombé sur Jacqueline, nous avons ainsi organisé ensemble la décade Camus de 1982 (voir *Albert Camus, œuvre fermée, œuvre ouverte ?* Gallimard, 1985). C'est au cours de ce colloque que le besoin d'une société consacrée à Camus a été soulevé. Il fallait cependant éviter d'adopter le format peu fiable d'une amicale. Le choix est tombé sur une Société des Études Camusiennes. Comme nous tenions à ce que la présidence en soit fixée en France, Jacqueline a été élue première présidente, Brian Fitch et moi assurant les postes de deux vice-présidents. Après la démission de Brian Fitch, Maurice Weyembergh l'a remplacé. La photo ci-dessous a été prise au moment où nous discutons de la Pléiade et de la SEC, dans le bureau et peu avant le décès de Jacqueline.

Il va de soi qu'une partie majeure de mes livres et articles portent sur Albert Camus (voir <https://people.clas.ufl.edu/gaycros/publications/>). Dans le contexte des publications, le travail éditorial a été une composante essentielle de mes activités professionnelles. Il est intimement lié à la coopération, à ce que Camus appelait et appréciait particulièrement : « l'esprit d'équipe ». En 1980, Michel Minard m'a confié la direction de la série *Camus*, que j'ai assurée jusqu'en 2009 couvrant la préparation et la publication des numéros 9 à 22 (ce dernier en collaboration avec mon successeur Philippe Vanney). Dans les années 90, à l'occasion d'une réception, Robert Gallimard a proposé que nous envisagions une refonte de la Pléiade sous la direction d'un collègue qui n'était pas un spécialiste de Camus. Si, pour plusieurs raisons, cette première tentative n'a pas abouti, une deuxième, lancée en 2001, cette fois-ci placée sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi, allait produire le concept des quatre volumes de la nouvelle Pléiade. Grâce au courrier électronique, ce fut une longue période de coopération souvent quotidienne et toujours intensive, avec Jacqueline, d'abord, mais aussi, et jusqu'à la fin, avec une quinzaine de collaborateurs rassemblés parmi les meilleurs camusiens. La triste disparition de Jacqueline, en 2004, ne lui ayant pas permis de relire les textes des appareils critiques des deux premiers tomes, Gallimard m'a demandé de le faire et de reprendre la direction. Comme prévu, la nouvelle Pléiade a vu le jour en deux étapes, en 2006 pour les t. I et II, en 2008 pour les t. III et IV. Tout au long de mes responsabilités diverses, mon souci principal a été de contribuer au maintien de la stabilité de la série *Camus* et de la Société.

Voilà pourquoi, à la suite de maints exemples, « l'esprit d'équipe » a été la valeur et le mobile fondateur qui ont encouragé mes activités dans ce riche réseau. Les membres savent par expérience jusqu'à quel point il anime et assure, sans faille, l'orientation et l'atmosphère régnante de la SEC. Au cours de ces longues années consacrées à Camus, que ce soit dans le cadre de colloques, de séminaires, de conférences ou de réunions de la Société, plus d'une fois des observateurs non rattachés ont tenu à signaler l'ouverture et la cordialité soutenues des débats. Si confirmation de la permanence de cet esprit unificateur était nécessaire, elle a été fournie, d'une manière exemplaire, en 1982 et 2013, au sein des deux décades de Cerisy. Convaincu que le même sens du dialogue ouvert continuera à animer, *urbi et orbi*, les groupes de spécialistes et d'amateurs qui poursuivront l'interprétation de l'œuvre de l'auteur qui n'a cessé de croire que « parler répare » (*L'Homme révolté*), je me retire, sans trop me cacher, en remerciant vivement tous ceux qui m'ont accordé le privilège de leur collaboration et soutien.



Raymond Gay-Crosier (à gauche) avec Maurice Weyembergh et Jacqueline Lévi-Valensi (2003)

## Vie de la Société des Études Camusiennes

### ➤ Nouvelles des Sociétés étrangères

#### ➤ La Société latino-américaine

Pour célébrer les 70 ans de la parution de *La Peste* d'Albert Camus, l'Alliance française de Buenos Aires a proposé, le 5 octobre 2017 à 19h, une conférence, avec traduction simultanée, « Sous le soleil de *La Peste* d'Albert Camus » (« Bajo el sol de *La Peste* ») de Marie-Thérèse Blondeau.



#### ➤ La Société japonaise

Le numéro 13 d'*Études camusiennes*, la revue de cette Société, est sorti au printemps.

Au sommaire :

- 2 textes en japonais avec des résumés en français : « Sisyphé ou l'esprit du boushido : Camus et Shuzo Kuki », par Hiroshi MINO ; « Le Cahier VII des *Carnets* de Camus : deux étapes de retouche avant la version définitive », par Hiroyuki TAKATSUKA ;
- 2 textes en français : « Camus et l'antiquité : une source toujours vivante », par Martin RODAN ; « Le mauvais coup des *Mandarins* », par Pierre-Louis REY ;
- un essai : « Eckhart, Husserl : deux fuites de Camus devant le sens du temps », par Jean SAROCCHI.

#### ➤ La Société polonaise

- actions autour de *La Peste* pour promouvoir le livre, à l'occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire de sa parution ;
- publication des actes du colloque de Cracovie, *De l'absurde à la révolte. Dynamique de la pensée d'Albert Camus* (février 2016) ; un compte rendu en sera donné dans le prochain numéro de *Présence d'Albert Camus* ;
- publication sur son site de textes écrits par de jeunes lecteurs de Camus (premier texte attendu : celui d'une jeune femme de vingt-deux ans qui rapproche Clamence et les personnages des romans de Houellebecq) ;
- conférences-café consacrées à des textes de Camus qui ne sont pas traduits en polonais (les articles de *Combat*, les reportages algériens) et à ses relations avec d'autres penseurs, avec S. Weil en particulier.

#### ➤ Nouvelles des groupes camusiens

Nous vous donnons régulièrement des nouvelles des « Camusiens du **Toulousain** », qui réunissent, plusieurs fois par an, des passionnés de Camus (qu'ils adhèrent ou non à la SEC) autour d'un thème.



Leur réunion de rentrée : 11 octobre. Renseignements : [anne-yves@outlook.fr](mailto:anne-yves@outlook.fr)

Un projet du même genre est en cours à **Lyon**.

Et notre ami, François Sablayrolles en lance un à **Castres** qui se réunira environ tous les deux mois. Première rencontre le 18 octobre à 20 h 30 (café Le Miredames, place Salengro). Renseignements : [francois.sablayrolles@laposte](mailto:francois.sablayrolles@laposte)

### ➤ « Échanges Jacqueline Lévi-Valensi »

Les séances ne se passent plus au Procope, devenu inhospitalier, mais nous essayons une autre solution : le bar de l'Entrepôt, un cinéma d'art et d'essai dans le 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris (très bon accueil mais quelques problèmes pratiques que nous tentons de régler).

Le 25 mars, Guy Dugas, qui vient de publier *Tunisie, an 1*, le journal d'Albert Memmi en 1955-56 (CNRS éditions), nous a parlé des rapports entre Camus et Albert Memmi (voir plus loin).

Le 21 octobre, Anne Prouteau présentera « **La mer au plus près : le motif des baignades dans l'œuvre d'Albert Camus** ».

### ➤ Le 27<sup>ème</sup> salon de la Revue

Il se tiendra les 10, 11 et 12 Novembre 2017 à la Halle des Blancs manteaux, 48, Rue Vieille du temple Paris 4<sup>ème</sup>. La Société des Études Camusiennes comme chaque année sera présente et vous incite à venir nombreux dans cet espace littéraire passionnant.

**Annuaire des adhérents :**

Nous vous proposons de faire figurer sur notre site vos **nom, prénom et lieu géographique** (cette dernière information est très souvent demandée en vue de regroupements ciblés ou de simples contacts). **Les adresses mail ne seraient données qu'à la demande** et bien entendu seulement si cette dernière semble justifiée.

**En cas de désaccord avec cette procédure** qui devrait être mise en place très prochainement, vous pouvez contacter Rémi Larue par mail: [remi.larue@live.fr](mailto:remi.larue@live.fr)

**Il est encore temps de payer votre cotisation 2017 : 30 euros (tarif inchangé).**

Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

**Le numéro 8 de notre revue *Présence d'Albert Camus* est paru fin septembre 2016.**

Si vous souhaitez d'autres exemplaires, vous pouvez les commander à Anne-Marie Tournebize (29, boulevard Camélinat 92240 Malakoff) ou les trouver à la librairie Compagnie (58 rue des Écoles Paris 5<sup>ème</sup>).

Pour les numéros précédents, vous pouvez les commander à l'adresse de l'association (3bis, rue de la Glacière 94400 Vitry/Seine).

**Le numéro 9 paraîtra fin octobre 2017 (en raison de délais imposés par le Centre National du Livre).**

**Consultez régulièrement notre site : [www.etudes-camusiennes.fr](http://www.etudes-camusiennes.fr)**

Vous y trouverez toutes les nouvelles au fur et à mesure de leur parution...

**... et maintenant, une nouvelle rubrique « Association/Lecteurs » dédiée à tous les lecteurs de Camus :**

« Vous aimez Camus. Comment l'avez-vous rencontré ? En personne, peut-être, ou le plus souvent par ses livres. Au cours de vos études ou par curiosité personnelle ? Comment a, au fil des années, évolué votre intérêt ?

Afin que nous nous connaissions mieux au sein de la communauté des camusiens, nous serions heureux si vous acceptiez de vous confier en toute liberté.

Envoyez-nous une page (2000 signes environ) en cliquant sur : "contactez-nous". Merci à vous.

**Tous les anciens numéros de *Chroniques Camusiennes* sont à présent en ligne sur notre site** dans la rubrique L'Association/Bulletins.

**Consultez également la bibliographie camusienne**, créée par Raymond Gay-Crosier et maintenant gérée par Jason Herbeck, de l'université de Boise (Idaho)

<http://camusbibliography.boisestate.edu/>

## Activités camusiennes

### « Trobades » de Minorque (29 avril – 1<sup>er</sup> mai 2017)

Pendant trois jours, ces « Rencontres littéraires méditerranéennes Albert Camus » ont animé la petite ville de Sant Lluís à Minorque (une des îles Baléares). Ce n'était pas un colloque sur Camus mais, à l'occasion du soixantième anniversaire du prix Nobel de littérature, Camus était le fil conducteur de ces rencontres (trobades). Voulu – passionnément – par Miguel Ángel Moratinos (son activité politique et diplomatique vous fera comprendre pourquoi) et organisées – magistralement – par Sandra Maunac, elles se voulaient un temps de réflexion sur la Méditerranée, en ce moment si chaotique de son histoire : guerres, exils, morts noyés.

Camus n'est jamais revenu à Sant Lluís d'où sa famille maternelle avait migré vers l'Algérie au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il est considéré comme l'enfant du pays ; surtout, il a lui aussi connu l'exil et la figure d'Ulysse est discrètement présente dans son œuvre, le plus souvent dans la référence à Ithaque. C'est ainsi que les trois journées des Trobades ont été mises respectivement sous le signe de « Ithaque ou les chemins du retour », « Le choix d'Ithaque » et « Lumières méditerranéennes » (voir le programme <http://www.trobadescamus.com/fr/programa/>). Chacune proposait une alternance de conférences et de tables rondes.

De Camus, des facettes très différentes ont été abordées (grâce à la collaboration de notre ami, Michel Barré, à la préparation des Rencontres) : le romancier du *Premier Homme*, l'essayiste de *L'Été*, le journaliste d'*Alger républicain*, l'homme engagé dans l'histoire de son temps, le penseur de la mesure, le fervent de la Grèce ; et la réflexion sur ses Ithagues s'est révélée féconde. Son rapport au monde et à l'histoire nourrissait aussi les réflexions et témoignages d'autres intervenants : outre les Français et les Espagnols, c'étaient des Palestiniens, des Syriens, des Algériens, des Grecs, des Irakiens, des Libanais – qu'ils soient journalistes, poètes, enseignants, activistes. Des écrivains ont lu leurs textes – denses et beaux. Les Rencontres se sont achevées par une minute de silence pour les milliers de migrants qui se sont noyés en Méditerranée ces derniers mois.

Une telle diversité a fait l'extraordinaire richesse de ces Rencontres. Toutes les interventions bénéficiaient de traductions en catalan, en espagnol, en anglais et en français (on peut les retrouver sur internet, dans la traduction espagnole : <http://www.trobadescamus.com/fr/>). Aux nombreuses pauses, dans la petite rue ou sur la terrasse du bâtiment qui nous accueillait, ainsi qu'aux repas, les échanges étaient nourris et joyeux. Extraordinaire aussi, le public : plus d'une centaine de personnes à chaque séance (pour une ville de sept mille habitants...) ; et des questions, et des réactions de sympathie. La presse locale mais aussi nationale (catalane et madrilène) était très présente.

L'organisation était à la fois impeccable et chaleureuse ; l'équipe de Sandra Maunac, rassemblée sur la scène à la fin, a d'ailleurs été longuement applaudie. Nous avons été accueillis dans un charmant "hôtel rural" et avons dîné dans d'autres endroits non moins charmants : poissons et vins étaient délicieux. Minorque est vraiment un endroit à visiter...

Miguel Ángel Moratinos a la ferme intention d'organiser de pareilles Trobades tous les deux ans. Ce n'est pas nous qui l'en dissuaderons...

Marie-Thérèse BLONDEAU et Agnès SPIQUEL



## ➤ **Les Journées de Lourmarin (6-7 octobre) par les Rencontres méditerranéennes Albert Camus**

### « *En amitiés proches : Albert Camus et ses correspondants* »

**vendredi 6** : ouverture par Jean-Louis Meunier ; le matin, communications d'Alban Cerisier et d'Agnès Spiquel ; l'après-midi, Samantha Novello et Alessandro Bresolin ; lectures de textes par Maurin Olles.

**samedi 7** : le matin, communications de Virginie Lupo et Claude Sicard ; l'après-midi, Vincenzo Mazza et Franck Planeille ; lectures de textes par Maurin Olles.

### **Salle Albert Camus à Lourmarin**

- Les Actes du colloque d'Aarhus de 2015, « Camus et Faulkner », sont parus dans *Revue Romane*, 52, 1, aux éditions John Benjamins. L'information est sur notre site.
- Les archives de la comédienne de théâtre et de cinéma Catherine Sellers, décédée en 2014, rejoignent le département des Arts du spectacle de la BnF. Portant sur sa carrière mais également sur celle de son mari le comédien Pierre Tabard, le fonds réunit notamment sa correspondance amoureuse et théâtrale avec Albert Camus, des épreuves corrigées de *Requiem pour une nonne* et des *Possédés*, de nombreuses photographies d'Albert Camus.
- Tous les mardis de 18h à 21h à partir du 3 octobre, à l'université Paris 8-Vincennes-Saint Denis, département de philosophie, un cours de master est proposé par Barbara Zauli : « Friedrich Nietzsche, Albert Camus : des moralistes français à la psychologie ». Les cours de l'université Paris 8 sont ouverts aux auditeurs externes.  
Et le jeudi 26 octobre – dans le cadre des Écrans philosophiques- sera projeté le film de Luchino Visconti adapté de *L'Étranger* d'Albert Camus. Plus d'informations sur le site : <http://www.maisonpop.fr/penser-et-filmer-l-autre>.

## ➤ **Autres manifestations passées** (dont nous n'avions pas connaissance en avril dernier)

- le 30 mars, à la Mairie du 2<sup>e</sup> arrondissement de Lyon (où Camus s'est marié avec Francine), Virginie Lupo a repris sa conférence, « Camus à Lyon, 1940-1943 », à l'initiative de l'association « Coup de soleil en Rhône-Alpes ».
- Les Camusiens du Toulousain
  - le 26 avril, échanges sur le sourire de Camus (en lien avec le colloque d'Aix en novembre prochain) ;
  - le 28 juin : Camus et Fréminville par Jean Sarocchi.
- du 17 avril au 6 mai, une adaptation de *La Peste* par Neil Bartlett, Arcola Theatre, Londres
- du 25 avril au 6 mai au TNB de Rennes, *L'État de siège* dans une mise en scène de Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Théâtre de la Ville à Paris.
- 16 mai au Théâtre de l'Atelier et du 30 août au 14 octobre au Théâtre du Lucernaire, reprise par Ivan Morane de son adaptation de *La Chute*.
- 29 juin : soutenance à Bordeaux de la thèse de YAO Jie, « La réception de Camus en Chine », préparée sous la direction de Martine Job.
- du 4 au 8 juillet, *Ce que j'ai vu à Tipasa (ou pas)*, conférence théâtralisée de Nicolas Zlatoff sur son voyage raté à Tipasa, à la Maison des Métallos, Paris 11<sup>e</sup>.
- juillet : reprise, tous les jours au festival off d'Avignon au théâtre des Barriques, de la

pièce de Denis Randet, *Combat 1943-1944 : Albert Camus, la Pratique de l'Idéal*, par la troupe « Et plus si affinités ! » dans une mise en scène de Clémence Carayol.

- Les 18, 19 et 20 juillet au Théâtre Régional Abdelmalek Bouguermouh de Béjaia (Algérie), *Les Justes* d'Albert Camus par La compagnie française « In Theatro Veritas », mise en scène par Johanna Griesser.
- août-septembre : la cinémathèque de Copenhague a présenté les films inspirés par l'œuvre de Camus : *L'Étranger*, *La Peste*, « L'Hôte » et *Le Premier Homme*, ce dernier introduit par Hans Peter Lund.
- 9 septembre au théâtre Francis Gag de Nice *Le Malentendu*, interprété par la compagnie Stéphanie Bosq et mis en scène par Loïc Langlais.

## Manifestations à venir (voir le détail sur le site)

Date	Thème	Organisateurs/ intervenants / acteurs	Lieu
4 octobre au 27 décembre 2017	<i>Noces</i> d'Albert Camus	Interprété par Michel Voïta	Théâtre Rive Gauche Paris (les mercredis)
21 octobre 2017	<i>Le Malentendu</i> d'Albert Camus	Par la troupe Ar'Scène de Saint Juery (Tarn)	Avant Théâtre de Villepinte Salle des Fêtes
10 novembre 2017	Combat 1943-1944 : <i>Albert Camus, la Pratique de l'Idéal</i>	Pièce de Denis Randet mise en scène par Clémence Carayol et la troupe « Et plus si affinités ! »	Théâtre du Grenier à Bougival
16-18 novembre 2017	« Autour de <i>l'Étranger</i> de Camus et de ses traductions : approches linguistiques des questions de temps, d'aspect, de modalité, et d'évidentialité »	Voir <a href="https://etranger-tame.sciencesconf.org/program">https://etranger-tame.sciencesconf.org/program</a>	Université Paris III et INALCO
30 novembre 2017	Combat 1943-1944 : <i>Albert Camus, la Pratique de l'Idéal</i>	Pièce de Denis Randet mise en scène par Clémence Carayol et la troupe « Et plus si affinités ! »	Théâtre du lycée de l'Olivier à Marseille

## Analyses

### Camus – Memmi, pour en finir avec les malentendus<sup>1</sup>

GUY DUGAS

Certes, les relations entre Camus et Memmi ne furent pas à la hauteur de celles de bien d'autres écrivains sur qui (ou avec qui) j'ai pu travailler : Jules Roy qui dans l'après-guerre cohabita un temps avec Camus, Emmanuel Roblès pour qui il resta toujours une idole, Jean-Pierre Millecam qui nous a récemment livré ses *Années Camus*, ou encore Armand Guibert, sur qui il reste tant à découvrir.

Elles ne furent pas pour autant négligeables et l'édition intégrale du *Journal intime* de Memmi, que j'ai entreprise, montre bien que Camus est très présent dans la vie et la pensée de Memmi – pendant une période tout au moins. C'est donc à partir de cette base, le journal intime de Memmi, que je compte réévaluer à moindres frais leurs relations. J'en profiterai pour tenter de mettre fin à quelques malentendus encore fort courants.

J'ai connu bon nombre d'écrivains et je vous le dis : il ne faut jamais les croire. Ils font profession de fabuler et demeurent à vie prisonniers de cette déformation, pour ainsi dire... professionnelle.

Dans diverses conversations que j'ai eues avec lui, comme lors de sa participation au colloque de Nanterre sur "Camus et la politique", Memmi prétend avoir connu Camus dès son arrivée comme étudiant à Paris, c'est-à-dire dès 1946, confiant qu'il lui arrivait de le rejoindre à son bureau, rue Sébastien Bottin ou de déambuler avec lui dans Saint-Germain-des-Prés. Dans son intervention à Nanterre, il ajoute :

« Pour les jeunes écrivains nord-africains à Paris, il était la première personne que nous allions voir »<sup>2</sup>.

Jeune écrivain nord-africain ? Memmi ne le fut qu'après la publication de *La Statue de sel*, qui date, non de l'immédiat après-guerre, mais de 1953 !

Pourtant, cette rencontre aurait fort bien pu se produire sous les auspices des éditions Charlot à Paris que Memmi fréquentait beaucoup en 1946 et 47, et qu'il mentionne abondamment dans le *J.I.* En revanche, jusqu'à fin 1952, pas la moindre mention de Camus...

Et comment comprendre que, s'il le connaissait, ce soit à Jean Paulhan et Marcel Arland, et non pas à Camus, comme le firent au même moment Millecam, Sénac ou Pélégri, que le jeune écrivain a soumis dans l'été 1952 son premier manuscrit, du reste refusé, chez Gallimard ? Memmi indique par ailleurs que le seul accueil bienveillant qu'il reçoit rue Sébastien Bottin est celui de Dominique Aury « que je connais pour avoir travaillé chez Charlot où elle travaillait aussi, et que j'estime bien » [*Journal*, 2 août (1952)]... mais pas davantage de mention d'Albert Camus en ces lieux ! Peut-on imaginer qu'il en eût été ainsi si Memmi avait connu Camus depuis cinq ou six ans, comme il le prétend ?

#### 1. Camus dans le *Journal* de Memmi : premières mentions

Car c'est bien en 1952 – très exactement au mois de novembre – que se trouve la première mention de Camus dans le journal – et il ne s'agit que d'une incidente faisant état d'une conversation entre deux de ses collègues du lycée Carnot, marxistes, déçus par ses idées :

---

<sup>1</sup> Ce texte est celui de la conférence donnée par Guy Dugas à la séance des « Entretiens Jacqueline Lévi-Valensi » à L'Entrepôt, le 25 mars 2017.

<sup>2</sup> *Albert Camus et la politique*, Actes du colloque de Nanterre, sous la direction de Jeanyves Guérin, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 194.

« Camus a b[eaucoup] déçu Grorud et Châtelet. Est-ce seul[emen]t par sa querelle avec Sartre et parce que Sartre se situe + à gauche, aujourd'hui, et par suite de *L'Homme révolté*, ou profondément ?  
Un argument exact : Camus, que l'on veut si représentatif (et nord-africain ?) ne l'est de personne. Et il y a là maldonne. »

Nous sommes alors fin 1952, quelques mois après le vif débat opposant Camus à Sartre et Jeanson dans *Les Temps Modernes* au sujet de *L'Homme révolté*. Ce qui me semble le plus intéressant dans cette mention du journal, c'est le jugement final de Memmi sur ce qu'il nomme « une maldonne » : ce n'est pas Camus qui cherche à être représentatif à quelque niveau que ce soit, et surtout pas à celui de son algérianité ; c'est une étiquette qui lui est collée – avant même que ne débute le grand malentendu de la guerre d'Algérie. Quelques années plus tard (juillet 1955), dans ce même journal, Memmi paraphrasant Gide parlant de Hugo, s'interrogera, non sans lucidité, sur le statut de Camus et les attentes qu'il suscite en métropole comme à la Colonie : « Votre drame, Camus, est que vous soyez précisément un écrivain nord-africain et non seulement français. Faut-il qu'on finisse par dire : le meilleur écrivain nord-africain, hélas ! »

En mai 1954, Memmi, selon une pratique qui lui est familière, note pour sa gouverne et sans glose, deux citations de *L'Été* qui montrent qu'il est en pleine lecture de ce petit texte qui vient de paraître :

La première de ces citations, concerne la passion de créer qui conduit à une certaine solitude de l'artiste :

« ...Dans sa recherche obstinée, seuls peuvent aider l'artiste ceux qui l'aiment et ceux-là aussi qui, aimant ou créant eux-mêmes, trouvent dans leur passion la mesure de toute passion, et savent alors juger. »

La seconde, plus longue et dans laquelle Memmi a souligné la dernière phrase, qu'il a légèrement tronquée :

« On peut aussi écrire sur l'inceste sans pour autant s'être précipité sur sa malheureuse sœur et je n'ai lu nulle part que Sophocle eût jamais supprimé son père et déshonoré sa mère. L'idée que t[ou]t écrivain écrit forcément sur lui-même et se peint dans ses livres est 1 des puérités que le Romantisme nous a léguées. Il n'est pas du tout exclu, au contraire, que l'artiste s'intéresse d'abord aux autres, ou à son époque, ou à des mythes familiaux. Si même il lui arrive de se mettre en scène, on peut tenir pour exceptionnel qu'il parle de ce qu'il est réellement. *Les œuvres d'un homme retracent souvent l'histoire de ses nostalgies ou de ses tentations, presque jamais sa propre histoire.* »

.... renvoie sans doute aucun au regret qu'il nourrit au sujet de sa première œuvre, *La Statue de sel*, parue chez Corrèa l'année précédente, reçue par une partie de la critique et du lectorat comme un document vécu, non comme un véritable roman.

Autre citation dans le journal 1955 : « Vendredi 11 février - *Judaïsme et Christianisme*. Camus écrit (où ?) que pour juger d'une doctrine, il faudrait en considérer *le meilleur*. » Citation qui sera reprise dix ans plus tard, sous une forme différente, dans *La Libération du Juif*, chap. "La Conversion" : « Camus écrivait un jour que pour discuter du Christianisme, il fallait le considérer dans son expression la plus belle et la plus achevée. »

Au-delà d'une première rencontre, en septembre 1954 (je vais en parler), les mentions de Camus sont ensuite plus nombreuses à partir du déclenchement de la guerre en Algérie, et tout particulièrement en 1957 au moment de l'histoire du « colonisateur de bonne volonté ».

## 2. Memmi, entre Sartre et Camus

Toujours sur la foi de sa courte intervention au colloque de Nanterre, il est d'usage de dire que Memmi « a pris le parti de Camus durant son conflit avec Sartre »<sup>3</sup>. Ce qui est certain, mais mérite d'être précisé : certes, Memmi s'est toujours senti redevable envers Sartre, qui l'a reçu à Paris dans l'été 1953 – mais aussi, et peut-être surtout, envers Merleau-Ponty – parce qu'ils ont été les premiers à s'intéresser à ses écrits, en pré-publiant dans *Les Temps Modernes* de longs extraits de *La Statue de sel* d'abord, un fragment du *Portrait du colonisateur*<sup>4</sup> ensuite (précisément ce chapitre sur le colonisateur de bonne volonté qui obéira la relation quelques années plus tard).

Et puis, il y a les positions du philosophe sur les Juifs et l'antisémitisme, ses courageuses *Réflexions sur la question juive* (1946) au sujet desquelles – cela est mal connu – Sartre et Memmi, encore étudiants, échangeront très tôt dans la revue *Hillel* dont ce dernier est rédacteur en chef.

Il reste que, bien plus que Sartre, Camus est, pour Memmi aussi, un « frère de soleil », un enfant de la misère et de la honte qui y est liée<sup>5</sup>, un intellectuel maghrébin, quand Sartre, même s'il a le mérite d'assumer sa condition, fait figure à ses yeux « d'intellectuel socialiste d'origine bourgeoise ». Progressivement, l'auteur du *Portrait du colonisé* va se rapprocher de la morale humaniste de l'un et s'éloigner simultanément de la philosophie désincarnée, déterritorialisée comme on dirait aujourd'hui, de l'autre. Même si – à vrai dire – la querelle existentialiste ne semble pas l'avoir passionné, comme le montre le débat entre Grorud et Châtelet qu'il rapporte dans le *Journal* 1952, sans y prendre la moindre part.

Deux ans plus tard, Memmi dira de Sartre qu'il « l'estime et l'admire » d'avoir « pris le risque de tout dire » ; ce qui en fait à ses yeux, au côté d'André Gide, « un des hommes les plus significatifs de l'effort de libération de notre époque ».

Le diariste prolonge toutefois ces notes d'une réserve assez malicieuse : « Mais enfin, il y a peu de chance qu'on puisse attendre Sartre à la sortie de chez lui pour le descendre », qui amorce chez Memmi une critique croissante de la Gauche métropolitaine des salons et des meetings et le solidarise davantage, il me semble, avec Camus qui comme lui court, pour lui et les siens, les risques d'être sur le terrain des affrontements. Car nous sommes à ce moment-là en 1954, la guerre d'Algérie débute, et elle va finir de désolidariser Memmi de la Gauche française.

## 3. Quelques points de convergence

Le 16 septembre 1954, Memmi rend compte dans son journal d'une rencontre à Paris – à mon avis la première – et d'une conversation très riche avec A. Camus. Il souligne, de manière cursive, au moins trois directions qu'elle a prises, outre ce qui concerne son premier roman (j'y reviendrai) :

- Une direction politique, qui ne peut que toucher Memmi qui se pose alors beaucoup de questions sur la gauche face au problème colonial : « La gauche française a des probl[èmes] nord-africains une conception infantile. Et il a raison. »

- Une deuxième, plus personnelle : « Regrette d'avoir quitté l'Algérie. Dit " mon pays ", je crois sans affectation. »

- Une troisième, que j'appellerai de confidences entre hommes : on sait qu'en cette année 1954, Camus rencontre de graves difficultés conjugales. Quant à Memmi, il est alors en pleine interrogation sur le mariage mixte – et en plein dans l'écriture de son deuxième roman, *Agar*, qui paraîtra en 1955 :

« [...] Il me demande si je suis marié. Puis il ajoute :

- Moi, je suis contre le mariage. J'avoue que je ne saurais vivre seul.... Mais pas avec 1 seule. »

<sup>3</sup> Ronald Aronson, *Camus & Sartre, amitié et combat*. Paris, Alvik éditions, 2005, p. 336.

<sup>4</sup> Le roman, en 4 épisodes, de novembre 1952 à mars 1953 ; le "Portrait du colonisateur de bonne volonté" dans le n° 134, avril 1957.

<sup>5</sup> Je renvoie à l'essai de Jean-Pierre Martin : *Le Livre des hontes*, Paris, Le Seuil, 2006 (rééd Folio essais, 2017), qui associe Camus et Memmi dans un même chapitre, sous le titre « Boursiers de la honte ».



Laissons de côté la troisième piste, plus intime et anecdotique, pour ne nous intéresser qu'aux deux premières, qui tissent d'indéniables liens de condition et d'empathie entre les deux hommes.

Piste 1 : Memmi donne raison à Camus dans son jugement sévère de la gauche métropolitaine. Ce point, abondamment débattu dans les différents cercles que Memmi anime à Tunis (Sebag, Châtelet, Cl. Roy,...), sera prolongé de quelques réflexions intéressantes : je pense notamment à sa contribution au débat sur La Gauche française et le problème nord-africain dans la revue *Arguments*<sup>6</sup> qui, s'il ne fait pas référence à Camus, brosse un tableau très contrasté d'une gauche métropolitaine saisie « entre inefficacité [et] démission de soi », « devant la manière dont le colonisé [Nord-africain] a entrepris sa libération » (i.e. nationalisme, pan islamisme et pan arabisme). Autant de dimensions discutables pour Camus (Memmi lors du colloque de Nanterre : « Lorsque les Algériens musulmans ont commencé à réclamer leur liberté politique, il n'a pas vu qu'il s'agissait d'une revendication nationale, il a mésestimé le *fait national* algérien » ) – mais parfaitement et très tôt comprises par Memmi qui, rappelons-le, fut le premier, contre Fanon, contre Césaire et contre Sartre lui-même, à pronostiquer que la libération des peuples opprimés ne pourrait se faire que sur un mode nationaliste – ce qui, par ailleurs, expliquera sa position à l'égard d'Israël (voir conclusion de la *Libération du Juif*), une position condamnée par ceux-là mêmes qui avaient salué sa vision prophétique de la libération des peuples colonisés !

Piste 2 : Camus « Regrette d'avoir quitté l'Algérie. Dit "mon pays", je crois sans affectation. » Comment cette proximité avec le pays natal pourrait-elle ne pas toucher ce jeune intellectuel de double culture qui, après des années d'un exil métropolitain très mal vécu, a fait l'effort de rentrer au pays natal en lutte pour son Indépendance, où il pressent qu'en dépit de ses engagements personnels, il n'aura pas sa place en tant que Juif de culture française, époux d'une Française catholique par surcroît ?

Une autre convergence d'esprit se manifestera un peu plus tard, au moment du déchaînement des événements en Afrique du Nord, au sujet de la violence et du terrorisme aveugle.

Dès 1953, Memmi se montre terriblement choqué par les attentats en Tunisie, par les exactions de la Main Rouge contre Farhat Hached ou Mami, le médecin du Bey – mais également par celles des factions youssefistes qui sèment la terreur dans le sud du pays ; dans *Demain*<sup>7</sup> il réagit par un long article au massacre de Mélouza, en Algérie (plus de 300 morts, imputés au FLN dans ce village réputé messaliste de la willaya de M'sila).

Camus, de son côté, s'affirme tôt conscient de la responsabilité du dominant – y compris le plus libéral - dans l'avènement du terrorisme : « Le terrorisme naît de la solitude, de l'idée qu'il n'y a plus de recours, que les murs sans fenêtres sont trop épais, qu'il faut les faire sauter. » Cette conscience, si « elle explique les origines » n'empêche pas de « condamner les conséquences » de tels actes<sup>8</sup>.

Et c'est le poète Jean Sénac, ami de Camus et des frères Memmi, qui, de Paris, va faire converger ces deux positions, au demeurant proches. En juillet 1955, Albert Memmi note dans son *Journal* :

« Jean Sénac<sup>9</sup> m'écrit que Camus s'apprête à parler du « drame nord-africain » dans des termes qui vont lui aliéner toute la gauche. [...] J'en suis désolé pour Camus parce que je connais exactement son drame. »

<sup>6</sup> 2<sup>ème</sup> année, n° 10, novembre 1958. Texte repris et analysé dans notre édition critique des *Portraits* (Paris, CNRS éditions, coll. Planète libre, 2015), p. 185-198.

<sup>7</sup> "Le Drame colonial", *Demain*, 13-19 juin 1957. Texte repris et analysé dans notre édition critique des *Portraits. op. cit.*, p. 177-181. L'année précédente, cette revue « des Libéraux européens » avait été la première à publier l'intégralité de l'Appel pour la trêve civile de Camus, qui y publiera à nouveau en 1958.

<sup>8</sup> Toutes les citations qui précèdent sont extraites d'un bref mais très éclairant article de Camus, "Terrorisme et amnistie" dans *Libérons les prisonniers d'Outre-mer*, n° 1, juillet 1954, repris dans *OC III*, p. 933-934.

<sup>9</sup> Partisan de l'Indépendance de l'Algérie, le jeune poète pied-noir Jean Sénac (1929-1973) vit alors dans la clandestinité à Paris. Albert Memmi et son frère Georges correspondent avec lui depuis 1953.

Quelques jours plus tard, le 13 juillet, Memmi s'estime rassuré par la lecture de l'article en question : « L'article de Camus a paru<sup>10</sup>. Me rassure sur lui. En somme, rien de très compromettant. Condamne le terrorisme et condamne la répression (il y a t[ou]t de m[ême] un certain courage, q[uan]d on n'est pas de droite, à condamner aujourd'hui le terrorisme). »

En soulignant le courage de Camus dans sa prise de position, Memmi revient donc sur sa propre idée : condamner le terrorisme, c'est aussi condamner la gauche métropolitaine, à la fois dans sa complaisance à cet égard et parce que ce sont – comme l'affirme Camus – « les trahisons successives de tous les partis de gauche sans exception à l'égard du mouvement démocratique arabe »<sup>11</sup> qui ont conduit à cette extrémité.

Enfin – autre point de convergence entre ces deux hommes placés devant le drame : à partir de 1957, Memmi ne cesse de s'interroger sur la tentation qu'il éprouve « de parler tantôt au nom d'un groupe, tantôt en mon nom seul. » Associant une fois encore sa situation à celle de Camus<sup>12</sup>, car c'est là aussi le dilemme qu'il a relevé en lui : ce conflit entre le philosophe opposé à toute forme d'oppression et le Pied-Noir viscéralement attaché au sol natal – il conclut : « Le plus sage serait que je ne parle jamais qu'en mon seul nom. Mais alors qu'est-ce que je représente ? Quelle valeur a ce que je dis ? Il ne me reste plus qu'une seule attitude à vrai dire : *l'universalité*. »

#### 4. Premier malentendu : la préface de *La Statue de sel*

Premier malentendu – ou plus exactement première approximation – dans notre appréhension de la relation Camus-Memmi : quelles que soient les bibliographies, elles présentent toutes ainsi le premier roman de Memmi :

*La Statue de sel*, Corrèa - Buchet Chastel, 1953, préface d'Albert Camus<sup>13</sup>.

Idem dans les archives Camus de la bibliothèque Méjanes d'Aix, où le manuscrit non daté de sa fameuse préface est assorti au catalogue de la mention « *La Statue de sel* a été publié aux éditions Corrèa en 1953 » - ce qui n'est pas faux mais qui, vous en conviendrez, ne nous en dit pas plus sur l'histoire de cette préface ! Pourtant, en 2008, la notice d'Agnès Spiquel dans le volume III des *Œuvres complètes* de l'édition Pléiade<sup>14</sup> met un peu d'ordre dans tout cela... même si, personnellement, je trouve sa conclusion : « Albert Memmi deviendra pour Camus un ami » un peu exagérée !

Le journal intime est sur ce point très explicite, à la date de la rencontre : « Paris, le 16 nov [sic. pour sept 1954] - Vu Albert Camus. Accepte de préfacier l'édition américaine de *La Statue de sel*. »

Je n'ai pas l'intention de revenir ici longuement sur l'histoire de cette préface elle-même ; sur le rôle que joua Édouard Roditi, que les éditions Criterion, en accord avec Gallimard, avaient chargé de la traduction américaine du roman, et du même coup de celle de la préface<sup>15</sup>. J'en ai abondamment parlé par ailleurs<sup>16</sup>.

Reste que, du 18 décembre 1954 au printemps suivant, un échange de lettres relatives à cette préface suit cette rencontre. L'affaire se conclut en mars 1955 par une lettre de Suzanne Agnely à

<sup>10</sup> "Terrorisme et répression", *L'Express*, 9 juillet 1955, repris dans *OC III*, p. 1022-1028.

<sup>11</sup> "Terrorisme et amnistie", art. cit. *OC III*, p. 933-934. Pour Memmi, voir principalement le chapitre "Le Nationalisme et la gauche" dans le *Portrait du colonisateur, Portraits*, éd. critique. Paris, CNRS éditions, pp 86-87.

<sup>12</sup> En marge de ces réflexions, Memmi s'interroge : « À mettre d[an]s Camus *l'étranger* ? », confirmant ainsi son intention d'écrire sur le drame de Camus.

<sup>13</sup> Michel Onfray construit même tout son argumentaire de reproches d'ingratitude sur cette approximation : «... Memmi, qui obtint une préface de Camus pour *La Statue de sel* en 1953. » *Camus, l'ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus*, Flammarion, 2011, p. 394.

<sup>14</sup> Albert Camus, *OC III*, p. 1461.

<sup>15</sup> Raison pour laquelle un exemplaire de la préface manuscrite figure également dans le fonds Roditi de la Charles E. Young Research library de l'UCLA.

<sup>16</sup> Voir notamment "Autour d'Albert Camus et du colonialisme, deux acteurs peu entendus : Albert Memmi et Jean-Pierre Millecam", in *Albert Camus en scène : tout n'est-il que théâtre ?* éd. A. Barthélémy, 2014, p. 41-58, repris sur le site Academia : [https://www.academia.edu/7415419/Camus\\_Memmi\\_Millecam](https://www.academia.edu/7415419/Camus_Memmi_Millecam)

Memmi annonçant que la traduction de la préface par Édouard Roditi avait bien été approuvée par Camus<sup>17</sup>. L'édition américaine paraîtra effectivement à l'automne 1955 – mais, étrangement, ce n'est que plus de 10 ans plus tard que le lectorat francophone pourra découvrir cette préface en français, en tête de la réédition de *La Statue de sel* dans la collection Blanche !

#### 4. Second malentendu : l'affaire du « colonisateur de bonne volonté »

Venons-en à l'essentiel du propos annoncé, un retour sur cette malheureuse affaire du « colonisateur de bonne volonté » qui signa la fin de la relation Camus-Memmi et qui colle depuis à la réputation de ce dernier comme « une formule assassine et définitive, sartrienne à souhait, [...] utilisée *ad nauseam* par des auteurs paresseux »<sup>18</sup>.

Au départ, il y a, sollicité par Jean-Paul Sartre, cet article du même titre dans *Les Temps Modernes*, n° d'avril 1957 qui sera repris *ne varietur* dans le chapitre 2 du *Portrait du colonisateur*, "Le colonisateur qui se refuse". À aucun moment, ces textes, ni aucun des avant-textes que nous avons pu consulter pour l'édition génétique des *Portraits*, ne font la moindre référence ou allusion à Camus.

Quelques mois plus tard, c'est l'annonce du prix Nobel, puis le déplacement d'Albert Camus en Suède. C'est dans ce contexte – excessivement polémique dès l'annonce, on le sait – que se situe l'affaire : dans la rubrique littéraire de *La Nef* du mois de novembre 1957, Bernard Franck qui n'a jamais été tendre envers Camus, l'attaque violemment, considérant qu'on va bien « finir par s'apercevoir qu'il n'a jamais rien écrit », hormis peut-être avec *L'Étranger*, « admirable nouvelle de cent cinquante pages, devenue aujourd'hui presque illisible à force de lisibilité ». Comme bien d'autres, Franck, demandant explicitement ce qu'a fait Camus pour l'Algérie, récuse tout droit au Nobel, ce « petit propriétaire de sa gloire, bien décidé à l'exposer le moins possible... [et] n'osa[nt] plus bouger de peur que l'illusion cesse »<sup>19</sup>.

La revue, sans doute dans un souci d'objectivité, publie dans le numéro suivant trois ou quatre lettres prenant la défense de Camus : Maurice Druon estim[ant]e que la sortie de Franck ne peut inspirer que le mépris ; Roger Quilliot souligne que la querelle faite par Franck est politique et qu'il « passe un peu la mesure » en prétendant donner « à Camus des leçons de journalisme et de résistance ».

Et puis il y a donc ce texte de Memmi, intitulé "Camus, colonisateur de bonne volonté". Je n'ai pu en retrouver le brouillon dans ses archives, mais s'il s'agit bien d'une lettre comme celles de Druon ou de Quilliot, il me semble évident qu'elle a été envoyée sans titre – comme d'usage dans toute lettre. Alors je me pose une première question : de qui est ce titre ? De l'auteur lui-même ou de la rédaction, reprenant dans un raccourci trompeur la conclusion moins agressive de cette lettre : « [Camus] incarne assez exactement ce que j'ai appelé le "colonisateur de bonne volonté". C'est un rôle ambigu, mais je tiens à dire qu'il n'est ni comique, ni méprisable » ?

Venons-en au contenu : Memmi propose de « renverser la perspective sous laquelle on considère Camus ». Contrairement à ce que l'on pense d'ordinaire, ce n'est pas parce que Camus est originaire d'Afrique du Nord qu'il se doit de s'exprimer, ni même qu'il le peut ; au contraire il « a été amené à se taire parce que tout ce qui touche à l'Afrique du Nord le paralyse » (Olivier Todd parle, lui, d'« un blocage idéologique et tripal »).

Du reste, pour Memmi, « Camus a parlé, plus souvent que beaucoup » et son « demi-silence » n'est qu'une « illusion d'optique » au sein de la cacophonie relative à ce qui concerne l'Algérie. Entre « la suspicion des colonisés, l'indignation des métropolitains de gauche et la colère des siens », la situation de l'auteur de *L'Étranger* relève de ce que Memmi nomme par ailleurs « les conditions impossibles ».

En somme, cette lettre, rédigée sur un ton et selon une « position mesuré[s] », « exprime sa

<sup>17</sup> Lettre dactylographiée du 23 mars 1955, en-tête NRF - éditions Gallimard, accompagnée des deux feuillets de la traduction anglaise.

<sup>18</sup> Michel Onfray, *op. cit.* p. 407.

<sup>19</sup> Bernard Franck. "Une bonne œuvre", *La Nef*, n° 11, nov. 1957.

sympathie » et montre, qu'il « comprend les souffrances de l'Algérois Camus » malgré quantité de désaccords fondamentaux - toutes ces expressions n'étant pas de moi, mais d'Olivier Todd dans sa célèbre biographie<sup>20</sup>.

Il n'empêche : une polémique va éclater autour des déclarations de Camus à Stockholm, des retombées de ce Nobel empoisonné et du poids de cette formule assassine, très vite reprise et amplifiée<sup>21</sup>. Les rapports entre les deux hommes vont en subir les conséquences puisqu'on ne retrouve plus la moindre trace d'échange jusqu'à la disparition de Camus, deux ans plus tard.

Pourtant, diverses notes intimes de Memmi dans son *Journal*, à la fin 1957, en 1958, puis à nouveau début 1960, montrent bien qu'il en a été ébranlé. « Cela n'est pas si simple »<sup>22</sup> juge-t-il – soulignant la maladresse évoquée dès 1952 : on a voulu avec ce Nobel placer Camus au plan de l'universalité qui n'est pas le sien. « Il n'a pas atteint à l'universalité, mais n'y a-t-il de grandeur que dans l'universalité ? »

En août 1958, Memmi réitère un reproche déjà formulé :

« Camus ? D'une certaine manière aurait pu être au-dessus, plus avant, plus retiré, comme un penseur J[ui]f », mais il s'est laissé capturer (captiver ?) par « l'accident historique » et ce que Memmi appelle entre guillemets « l'infection politique ». Et il lui conseille de relire Nietzsche... qu'« il lit [déjà], c'est un fait » – pour preuve, « le titre de son dernier bouquin, les *Actuelles*, inspiré de *Inactuelles*... et *L'Homme révolté*, donc ! »

En 1960 enfin, à la mort de Camus, Memmi note, de façon un peu mystérieuse :

« A. Camus est mort. Il faudra le remplacer. Un poste à défendre. »

## Conclusion

« Je connais exactement le drame de Camus » - affirme Memmi dès l'été 1955. Et pour cause : ce drame, c'est celui de l'écartèlement, de la déchirure, que vit le Juif d'Afrique du Nord, au même titre que le petit blanc dans l'Algérie coloniale : « Camus n'est pas plus Français que moi, Tunisien Juif de langue française. [...] Nous ne pouvons toujours nous défendre d'une certaine inquiétude quant au sort de nos communautés respectives [...] Par ailleurs, nous savons que la libération de ces peuples est juste » (*Journal* non daté, 1957 ou 58).

Comment ne pas considérer en parallèle cette lettre de la même période de Camus à Jean Daniel, autre Juif maghrébin : « L'important, c'est que nous soyons, vous et moi, déchirés. » ?

Que faire lorsqu'on se sent ainsi minoritaire ? Dans son *Journal 1956*, Memmi s'interroge, au moment même où il s'apprête à quitter définitivement son pays natal :

« Comment demander à des gens qui ont été refusés comme non-européens et non-chrétiens pendant si longtemps, d'ouvrir les bras aux non-musulmans et aux non-Africains, et de leur prévoir une place ? »

Écartèlement qu'il vit plus dramatiquement encore, lui qui vient d'établir en cet an I de l'Indépendance tunisienne le constat de l'impossibilité de toute cohabitation, que Camus, qui n'a jamais pu imaginer la possibilité d'une nation algérienne arabe et musulmane indépendante. Mais similitude dans une condition impossible qui, selon Memmi, nous interdit définitivement de dire « Camus est 1 salaud, [...] il n'a pas pris position, etc. »

<sup>20</sup> *Camus, une vie*. Paris, Gallimard, 1996, p. 707.

<sup>21</sup> Raymond Aron, *L'Algérie et la République*, Plon, coll. Tribune libre, 1958, p. 107, puis Edward Saïd (*Culture et impérialisme*, Fayard, 2000) dont on sait l'ombre qu'il a portée sur l'œuvre de Camus, Michel Onfray et tant d'autres...

<sup>22</sup> Notes manuscrites non datées (fin 1957 ou début 1958) intitulées "Camus, l'étranger, ou cela n'est pas simple", et sous-titrées "À propos d'une polémique de *La Nef*".

## La réactualisation de *L'État de siège*.

### Entretien avec le metteur en scène Emmanuel Demarcy-Mota

Par Sophie BASTIEN

La mise en scène de *L'État de siège* par Emmanuel Demarcy-Mota a d'abord été présentée à l'Espace Pierre-Cardin de Paris du 8 mars au 1<sup>er</sup> avril, puis au Théâtre national de Bretagne à Rennes du 25 avril au 6 mai, avant d'amorcer une longue tournée internationale dont les arrêts se font dans des salles prestigieuses. En Amérique du Nord cet automne, elle parcourra cinq villes des États-Unis pendant un mois (du 13 octobre au 11 novembre) : elle sera à l'affiche au Brooklyn Academy of Music de New York, à Boston, Ann Arbor, Los Angeles et San Francisco. Elle passera ensuite au Canada, du 15 au 18 novembre au Centre national des arts, à Ottawa. De retour en Europe, elle ira au Grand Théâtre de Luxembourg en février 2018, et à Lisbonne au printemps. Mais l'odyssée déjà impressionnante ne se terminera pas là, puisque un projet de tournée ailleurs en Europe ainsi qu'en Asie est en discussion pour 2018...

Demarcy-Mota, qui est aussi directeur du Théâtre de la Ville et du Festival d'automne à Paris, a généreusement répondu à la dizaine de questions que Sophie Bastien lui a posées en entrevue, en avril dernier :

**SB** *La création de L'État de siège en 1948 fut un échec cuisant, et au cours des quelque 70 ans qui se sont écoulés depuis, cette pièce est demeurée impopulaire et a rarement été montée, contrairement à d'autres pièces d'Albert Camus (Le Malentendu, Les Justes et surtout Caligula). Néanmoins, cette mauvaise réputation ne vous a nullement freiné ; l'attrait de l'œuvre sur vous était plus fort. Pourquoi ? Pourriez-vous définir votre intérêt et vos motivations ?*

**EDM** En premier lieu, je pense qu'il ne faut jamais condamner une œuvre au regard de la réception qu'elle a eue au moment de sa création. Les exemples ne manquent pas, dans tous les champs de la création artistique, en littérature, en peinture, comme en théâtre ou en danse, d'œuvres qui n'ont pas rencontré l'adhésion immédiate du public ou de la critique, qui ont même été rejetées et qui ont parfois dû attendre longtemps avant de trouver leur place et leur résonance dans une autre époque. Pour ma part, je suis fasciné par l'exemple de *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, qui fit scandale à sa création en 1931 mais dont nous-mêmes avons fait une mise en scène qui tourne beaucoup à travers le monde depuis dix ans.

En deuxième lieu, *L'État de siège* est le fruit d'une entreprise collective : l'écriture s'est faite très en lien avec Jean-Louis Barrault, pour les acteurs qu'elle réunissait à l'époque, entre autres Maria Casarès, Madeleine Renault et Barrault lui-même. Créée en 1948, soit peu après les événements tragiques qui ont bouleversé l'ensemble du monde, cette œuvre voulait parler, c'est sa force et son courage, à la fois de la guerre d'Espagne, des totalitarismes et des occupations, par le prisme d'un théâtre total qui englobe plusieurs types de théâtre et de langage, et que l'on qualifierait peut-être aujourd'hui d'expérimental. Alors la pièce était sans doute trop en avance sur son temps, idéologiquement et dramaturgiquement.

En tous cas, pour nous, elle est un matériau fascinant de recherche artistique : elle offre la possibilité d'un théâtre de troupe, d'espace, de mouvement dans l'espace. En même temps, elle porte un message universel sur l'être humain et sa responsabilité face aux malheurs du monde. Donc, oui, pour l'ensemble de ces raisons, la pièce me fascine, nous fascine, un peu à l'image de *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello ou de *Rhinocéros* de Ionesco, qui sont des œuvres respectées mais finalement peu montées, et dont nous aimons trouver les chemins d'une



représentation *aujourd'hui*, dans la richesse et la poésie de leur langage, dans l'inventivité des formes qu'elles appellent au plateau.

**SB** *Quelle est votre position vis-à-vis du **texte dialogique** : en respectez-vous l'intégralité ou le modifiez-vous ? Réduisez-vous le nombre de personnages, raccourcissez-vous certaines répliques (les plus littéraires, peut-être) ?*

**EDM** Chaque fois que nous travaillons une pièce, nous questionnons sa structure, d'abord pour en trouver l'adéquation avec la troupe – avec laquelle je fais équipe depuis de nombreuses années. C'est un long processus qui demande que chaque acteur s'investisse complètement dans la partition qui lui est destinée. Nous cherchons ensuite à resserrer le texte autour de l'intrigue principale, en portant attention aux intentions de l'auteur. Nous rapprochons enfin la pièce de notre époque et des interprètes qui vont la porter ... sans pour autant la rendre immédiatement « actuelle », surtout en termes d'esthétique. Le chemin qui mène des premières lectures à la version jouée à la scène passe donc par l'ensemble de ces étapes.

**SB** *Comment traitez-vous les didascalies et l'esthétique scénique prescrite par Camus (qui travaillait en tandem avec Jean-Louis Barrault à la mise en scène) ? Reconduisez-vous l'expressivité très chargée sur les plans visuel et sonore, et les tableaux simultanés qui investissent un plateau assez vaste ? Ce spectacle à grand déploiement constituait un défi à l'époque de sa création ; qu'en est-il, aujourd'hui ?*

**EDM** Oui, comme je l'ai dit, *L'État de siège* appelle un théâtre de troupe, d'espace et de mouvement : des langages que j'affectionne particulièrement. J'aime profondément les grands plateaux, la communauté d'acteurs sur un plateau. Aussi, je trouve passionnante cette alternance foisonnante que propose la pièce entre scènes intimes et scène de groupe, scènes d'amour ou de déchirement familial et scènes collectives de révolte ou d'asservissement. Cela oblige à trouver des transpositions artistiques qui soient fortes, et les réponses ne sont peut-être plus les mêmes qu'à l'époque de Barrault. Avec *L'État de siège* comme avec *Rhinocéros* ou *Six Personnages en quête d'auteur*, nous nous éloignons donc des didascalies ; selon moi, celles-ci sont en réalité utiles au lecteur, afin qu'il puisse se représenter mentalement tout ce qui n'est pas contenu dans les dialogues, mais ne valent pas comme indications aux acteurs ou au metteur en scène. Les langages du théâtre ont évolué, la perception des spectateurs aussi, et ce qui relève des didascalies risque de demeurer ancré dans une époque, quand les dialogues traversent le temps. L'équipe artistique doit avoir la liberté de construire ses propres mouvements, de déployer à sa manière les passages de l'individu à la choralité, par exemple.

**SB** *Les mouvements de foule et les parties chorales : les conservez-vous tels quels, notamment avec leur division hommes/femmes qui pourrait sembler un peu surannée de nos jours ? Quelle importance leur attachez-vous ? Et leur faites-vous profiter de votre propension pour la chorégraphie, que manifeste votre recherche interartistique ?*

**EDM** Nous n'avons pas misé sur la division hommes/femmes, mais plutôt sur l'idée d'une humanité, d'un groupe d'êtres humains, d'hommes et de femmes, qui peuvent être unis ou séparés, voire opposés par les contingences extérieures, les événements politiques, les mouvements de balancier entre tentative de fuite et soumission, révolte et terreur. Nous avons cherché comment s'équilibrent ces pulsions, dans des scènes dont les cercles varient (scènes de couple, de famille, de groupe) ; comment ces énergies se déploient dans l'espace et s'organisent, selon le dessin des corps, les mouvements réglés collectivement, l'univers sonore ou les rythmes de la lumière. L'histoire peut se raconter à travers les corps, pris comme individualités ou collectivement, à travers leur vitesse, leur immobilité, leurs accélérations soudaines. C'est une part du travail de recherche à laquelle nous attachons beaucoup d'importance. Une partition se dessine progressivement pour tendre vers la



précision, où se détachent des points nets sur des temps plus libres, laissés à l'instinct de l'acteur, à l'instant vrai de sa relation avec les partenaires sur le plateau et avec le public. Et puis, je pense que dans cette pièce, la liberté de mouvement dans l'espace est aussi un marqueur dramaturgique, qu'elle n'est pas donnée, loin de là, à tous les personnages, à tout moment.

**SB** *L'action se situe dans la ville espagnole de Cadix, comme le mentionnent quelques répliques. En 1948, le public rattachait aisément la pièce au franquisme qui sévissait en Espagne, mais aussi au fascisme qui fut si destructeur pendant la Seconde Guerre mondiale, encore récente, et au stalinisme qui s'installait dans le bloc de l'Est ; bref, à la réalité européenne de l'époque. Mais vous, aujourd'hui : donnez-vous un **ancrage spatial et temporel** aux problèmes que développe la pièce ? Votre mise en scène rend-elle cet ancrage perceptible ? Suggère-t-elle, en les caractérisant, qui est l'assiégeant et qui sont les assiégés ?*

**EDM** Nous voulons transmettre au public une perception atemporelle, qui permette d'englober tous les grands mouvements du XX<sup>e</sup> siècle dans leurs différents excès de terreur, et d'affronter le caractère négatif et destructeur que l'homme peut manifester à toutes les époques, jusqu'à nos jours évidemment. Nous assistons maintenant, un peu partout, au retour de la tentation du repli sur soi, du rejet de l'autre, à des degrés plus ou moins forts, plus ou moins sourds, mais toujours lancinants, comme une sinistre musique revenue du fond des âges. En convoquant les terreurs passées, la pièce éclaire ces parts sombres – parfois très visibles, en France par exemple – et rappelle que tout cela peut revenir. ...Ce qui me fait penser à cette phrase de Camus (prononcée à la remise du prix Nobel en 1957) : « Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse. » (OC IV, 241) Face aux volontés d'ériger des frontières, de séparer les êtres et non de développer une capacité de dialogue, le théâtre, tout le théâtre, a potentiellement un rôle à jouer, fondamental, et je suis convaincu que ce rôle va en s'accroissant, car c'est un art qui réunit un groupe d'individus face à un autre groupe d'individus, et de cette confrontation, de cette rencontre stimulante et vivante, nous pouvons faire apparaître les angoisses de l'existence tout en trouvant, comme dans la pièce, les chemins d'une forme d'espoir.

**SB** *L'État de siège – le titre le dit – implique l'emprisonnement d'une ville, d'une communauté. Comment faites-vous sentir cette **atmosphère d'oppression** ?*

**EDM** Nous avons imaginé un lieu qui puisse être à la fois une arène, un théâtre, un stade (de sinistres souvenirs...), un port maritime ; tantôt clos, enfermant, étouffant, dont il semble impossible de sortir, tantôt ouvert et convivial. Les corps des acteurs, par la liberté qu'ils ont ou qu'on leur ôte, racontent aussi cela, ainsi que le travail sonore et celui des lumières.

**SB** *Bien que L'État de siège soit l'une des œuvres les plus politiques de Camus, la pièce présente aussi l'amour passionné entre le héros Diego et la très énergique Victoria. Quelle place accordez-vous à ce **thème amoureux** ?*

**EDM** Diego et Victoria incarnent la jeunesse, l'avenir, et leur amour est un espoir dès le départ : ils veulent fuir tous les deux pour éprouver leur liberté et découvrir le vaste monde. Mais les événements vont les séparer, entraînant l'un d'eux vers la mort, en une cruelle alternative.

**SB** *Qu'en est-il de la dimension poétique dégagée par l'évocation des éléments naturels, des **forces cosmiques** (le vent, la mer, le ciel, le soleil), qui ont sur les assiégés un impact émancipateur ?*

**EDM** Nous l'évoquons par tous les moyens du théâtre moderne, par la poésie du théâtre, par l'imaginaire que nous sollicitons en nous-mêmes aussi bien que chez le spectateur. Cela peut être une toile qui recouvre le plateau avant de prendre vie pour s'élever telle une vague et s'envoler. Cela

peut être un environnement sonore sourd ou puissant, des lumières, des images vidéo évocatrices ou bien concrètes. Nous aimons à convoquer tout l'art du théâtre depuis l'apparente simplicité d'un jeu d'ombres jusqu'aux langages techniques les plus sophistiqués. C'est aussi une manière de jouer avec les époques et d'en troubler les frontières, pour le spectateur ; de créer des espaces de perception à la fois concrets, spectaculaires, poétiques.

**SB** *Comment situez-vous L'État de siège dans le cheminement de votre carrière ? Qu'apporte cette expérience à votre parcours artistique ? En termes de pensée, on croirait volontiers qu'elle s'inscrit à la suite de votre travail sur Rhinocéros de Ionesco et sur Homme pour homme de Brecht, deux pièces qui partagent certaines préoccupations mises en relief dans L'État de siège.*

**EDM** Oui, c'est vrai qu'il y a une continuité, à laquelle d'ailleurs je suis volontairement revenu, après être passé entre-temps par *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello et une version d'*Alice au Pays des merveilles* pour les familles (dont je me réjouissais qu'elle réunisse, pour la première fois dans l'histoire du Théâtre de la Ville, 1000 enfants et leurs parents tous les jours dans la grande salle). Au moment des attentats de Paris en novembre 2015, après les élections régionales françaises qui avaient vu augmenter de manière inquiétante les scores du Front National, avec ce qui se présentait à l'horizon des élections présidentielles, j'ai souhaité trouver une œuvre qui problématise des sujets chauds et la présenter quelques semaines avant le premier tour des élections. Oui, la pièce parle de la responsabilité individuelle face à la marche de l'Histoire, et comme les œuvres que vous avez citées, elle est à la fois un rappel du passé et une alarme pour les temps à venir. Brecht a écrit : « le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde »<sup>23</sup> ; et Camus, de son côté : « nous savons bien que le venin n'a pas disparu, que nous le portons tous dans notre cœur même et que cela se sent dans la manière dont les nations, les partis et les individus se regardent encore avec un reste de colère »<sup>24</sup>. Brecht et Camus ont raison ; on peut le sentir de nos jours. Mais on veut prévenir des erreurs, invoquer un avenir qui serait entre nos mains – entre les mains, par exemple dans *L'État de siège*, des deux jeunes gens que sont Diego et Victoria, dont l'amour, le courage et la volonté mais aussi le sacrifice vont changer la face du monde.

**SB** *Enfin, que souhaitez-vous que le public retienne le plus de cette pièce camusienne et de votre mise en scène ? Quel message en particulier, quel questionnement ou quelles valeurs ? Ou s'agirait-il plutôt d'émotion artistique ?*

**EDM** Pour moi, sous son apparente noirceur, *L'État de siège* invoque la beauté du monde, la puissance de l'amour, la nécessité de poser des actes et de prendre des engagements qui nous rendent optimistes, la nécessaire résistance à la peur et aux renoncements parfois terribles dans lesquelles elle nous pousse. La pièce nous appelle, dans un monde pessimiste, à croire en l'homme, à retrouver les voies d'un optimisme actif.

---

<sup>23</sup> Bertolt Brecht, *La résistible ascension d'Arturo Ui*, trad. Armand Jacob, dans *Théâtre complet*, vol. 5, Paris, L'Arche, 1976, p. 237.

<sup>24</sup> Dans « La Crise de l'Homme », *OC II*, 739.

## Le baleinier absurde et le capitaine révolté :

### La philosophie de Camus dans *Moby-Dick* de Melville

Emily THORSEN<sup>25</sup>

Les deux types de héros idéal d'Albert Camus, l'homme absurde et l'homme révolté, peuvent être interprétés comme représentatifs de l'évolution de la pensée philosophique de l'écrivain. Le héros absurde, introduit dans *Le Mythe de Sisyphe* (1942), est défini par sa capacité à affronter l'absurdité de sa relation avec le monde et par son choix de continuer à vivre face à l'absurde, sans relâche. Le héros éponyme de *L'Homme révolté* est en guerre avec une force qui a violé ses droits. Alors que le héros absurde est désabusé de l'énigme du monde, l'homme révolté doit agir contre un acteur différent. Une caractéristique importante de l'homme révolté, laquelle renvoie à la lutte du héros absurde, est sa révolte métaphysique qui oppose un monde infini et indifférent à sa condition d'homme mortel. Une lecture du roman *Moby-Dick* (1851)<sup>26</sup> de Herman Melville nous permet d'apprécier ces deux types de héros camusiens sous une nouvelle optique. D'un côté, en tant que narrateur du livre de Melville, Ismaël risque de se perdre dans l'histoire qu'il raconte au sujet du capitaine maniaque, Achab, qui, ayant perdu sa jambe dans sa confrontation avec la baleine blanche, Moby Dick, vit désormais pour détruire son ennemi juré. Or, d'un autre côté et suite à une lecture plus approfondie, Ismaël n'existe pas que pour raconter l'histoire d'Achab. Il a des qualités du héros absurde, et Achab, dans sa lutte pour concilier son christianisme avec la réalité du monde dans lequel il se trouve, ressemble à un homme révolté métaphysique. Ainsi on pourrait croire qu'Ismaël est un héros révolté alors qu'il est aussi un héros absurde ; on pourrait croire qu'Achab est un héros absurde alors qu'il est aussi un héros révolté.

Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus définit le héros absurde comme une personne qui a connu une prise de conscience. Celle-ci se produit lorsque l'individu se rend compte que ses aspirations naturelles humaines sont mal orientées en raison de l'indifférence du monde. Il peut alors, pour mettre fin à sa désillusion, soit se suicider, au sens propre ou au sens philosophique (c'est-à-dire en renonçant à se confronter à l'absurde), soit vivre consciemment face à l'absurde. Le héros absurde décide d'accepter les conditions de sa lucidité, et de devenir aussi indifférent que le monde. Ismaël chez Melville a des qualités qui nous permettent de le définir comme un héros absurde.

Tout d'abord, force est de noter que l'histoire d'Ismaël, un homme qui est venu à la mer simplement parce que l'océan avait une attraction incontrôlable pour lui, est racontée bien après son voyage en mer. Ce fait influence tous les éléments de l'histoire, une histoire qui révèle précisément comment il est devenu le seul survivant d'un voyage voué à l'échec. Après la perte du capitaine, des compagnons de bord, et de son ami Queequeg, dans la mer, Ismaël se définit comme un « orphelin » (p. 572). Cela se produit quand il est séparé non seulement de ses camarades, mais de toute l'humanité, après un moment terrifiant où il approche la mort. Ainsi pourrait s'expliquer l'attitude d'Ismaël au début de son histoire, lorsque, avec désinvolture, il évoque la mythologie grecque et le dieu chrétien pour expliquer son désir inexplicable d'aller en mer. Son humour est utilisé comme un moyen de faire face à l'obscurité du monde à laquelle il a été exposé.

---

<sup>25</sup> Emily Thorsen est étudiante à Boise State University (Idaho). Elle ne suivait les cours de français que depuis deux semestres, quand, à la suite d'un cours sur Camus, par son professeur, notre ami Jason Herbeck, elle a mené, en anglais, cette réflexion originale, que nous sommes heureux de présenter ici, traduite en français avec l'aide de son professeur.

<sup>26</sup> Herman Melville, *Moby-Dick* [1851], traduction par Henriette Guex-Rolle, GF Flammarion, 1989. Les références des citations seront données dans le texte par la simple indication du numéro de page.

La prise de conscience d'Ismaël pourrait provenir des idéaux athées qu'il a adoptés après la destruction du Pequod. Bien que la poursuite d'Achab soit révélatrice de son effort pour détruire l'injustice dont il est victime, Ismaël attribue l'étrangeté de la baleine à sa blancheur, « l'absence de Dieu faite de l'absence de toute couleur ou faite de toutes les couleurs fondues ensemble » dont « [la] nature indéfinissable projette les espaces cruels de l'infini et nous poignarde dans le dos avec le néant lorsque nous contemplons les blancs abîmés de la voie lactée » (p. 228-229). Pourtant, Achab n'a pas le désir de détruire la méchanceté qu'incarne la baleine ou de découvrir sa source.

En tant que personnage et narrateur, Ismaël peut être négligé en raison de son attitude décontractée ainsi que de son indifférence qui croît à mesure que l'histoire progresse vers sa fin. Alors que l'histoire se déroule, Ismaël prend conscience que la poursuite d'Achab est infructueuse. Quand il signale la présence du capitaine pour la première fois, il note avec des didascalies : « Entre Achab : puis, tous » (p. 195). Ainsi se révèle sa conscience grandissante de la vanité que constitue le fait d'aborder la vie comme une affaire sérieuse. Le personnage d'Achab est digne de cette prise de conscience, certes. D'une forte personnalité, son charisme le conduit à la poursuite de la baleine blanche, bien qu'il soit de plus en plus évident que la chasse est dangereuse. Il n'est toutefois pas un héros absurde. S'il est en guerre avec le monde, ce n'est pas parce qu'il est confronté à l'indifférence de celui-ci. Bien au contraire, il est en guerre avec une baleine qui incarne la misère inexplicable dans le monde. Il ne peut pas accepter cela comme un héros absurde pourrait peut-être le faire. En revanche, il tente de la changer. Cela le définit comme l'homme révolté chez Camus.

Selon Camus, l'homme révolté se rend compte qu'il a un droit humain qui est violé par une autre personne, et il agit alors par sa révolte sur le mode du défi. Par contre, la révolte métaphysique ne conduit pas au désaccord avec un autre être humain. De même que pour le héros absurde, celui dont la révolte est métaphysique se trouve en désaccord avec le monde. Plus précisément, la révolte métaphysique consiste à être en désaccord avec les limites de la condition d'homme elle-même. La lutte, selon Camus, « est métaphysique parce qu'elle conteste les fins de l'homme et de la création » (*L'Homme révolté*, OC II, p. 80). L'idée de création est particulièrement importante pour Achab parce que comprendre la création est l'effort central de sa vie. L'incapacité du capitaine à concilier sa religion chrétienne avec sa découverte de la méchanceté dans le monde, quand il a été mutilé par la baleine blanche notoirement déviante, devient sa motivation. Pour reprendre un mot de Camus, affronter cette déconnexion devient la *passion* d'Achab.

La passion l'obsède finalement. Il se comporte selon la définition que donne Camus de la révolte métaphysique, car l'individu, à en croire le philosophe, « se déclare frustré par la création » (*L'Homme révolté*, p. 80). Achab est frustré par le monde dans lequel il habite parce que celui-ci est plein de malveillance et d'obscurité. Ce fait est important parce que la présence du mal suggère que le Dieu d'Achab a permis au mal d'exister, comme partie de l'univers. C'en est trop pour Achab qui ne veut qu'être baleinier. Quand il se rebelle contre la vérité qu'il déteste, Achab émet cette « revendication de clarté et d'unité » dont parle Camus (*L'Homme révolté*, p. 80). L'acte de révolte traduit la passion d'Achab qui lutte pour les idéaux que sa foi lui promet. Il lutte au nom de ceux qui doivent subir l'injustice du mal dans le monde.

Ce fait est significatif parce qu'il aide à expliquer la volonté d'Achab de poursuivre sa passion, quitte à sacrifier sa vie et celles des membres de son équipage. Son dévouement témoigne de son statut d'homme révolté ; il est profondément investi pour redresser le mal qu'il estime être contre lui. Les disparitions des membres de son équipage ne sont pas des dommages collatéraux. Achab semble croire sincèrement que sa décision de poursuivre la baleine est la bonne. Il présente l'idée à l'équipage avec un tel enthousiasme qu'ils ne peuvent pas refuser, comme le prouve une conversation entre le capitaine et les camarades. Après qu'Achab a demandé à ses marins leur avis sur leur rôle de baleiniers, « à chaque cri, l'attitude du vieil homme croissait en approbation maniaque, en joie cruelle, tant et si bien que les marins commencèrent à s'entre-regarder

interrogativement, se demandant avec ébahissement si c'étaient bien eux qui s'étaient pareillement laissé exciter par des questions si inutiles, semblait-il » (p. 196). Achab se croit éclairé et aide ses camarades dans la mesure où ils travaillent tous à détruire la source ennemie du mal. Il suggère sincèrement qu'il leur vient en aide.

Pourtant, tout l'équipage n'est pas conquis par le charisme d'Achab. Le commandant en second, Starbuck, un chrétien dévot, est l'un des rares qui interrogent les motifs d'Achab. Après le discours du capitaine et la réponse enthousiaste qui s'ensuit, Starbuck s'exclame : « des représailles sur une brute muette... la fureur envers un animal, capitaine Achab, c'est un blasphème » (p. 199). Sa description des motifs d'Achab coïncide avec la révolte métaphysique de Camus : « le révolté métaphysique n'est donc pas sûrement athée, comme on pourrait le croire, mais il est forcément blasphémateur. » (*OC III*, p. 81) Puisque Starbuck voit Achab comme un vengeur, Achab est placé fermement dans le domaine du blasphème. Si c'est une revanche qu'il cherche, il est disqualifié comme révolté métaphysique parce que la vengeance diffère de la correction du mal. Achab ne cherche pas à se venger de la baleine en tant qu'animal simplement. La signification est très importante. Le révolté métaphysique « blasphème d'abord au nom de l'ordre, dénonçant en Dieu le père de la mort et le suprême scandale » (*L'Homme révolté*, p. 33). Pendant sa poursuite maniaque de la baleine, Achab lutte contre la laideur que Dieu a créée. Et donc, pour Starbuck, il s'oppose à Dieu.

Un autre point qui suggère que Achab est un homme révolté est qu'il n'oublie pas ses motifs originels ; il n'oublie pas pourquoi il poursuit la manifestation du côté obscur du monde. C'est un facteur principal dans l'équation de l'homme révolté. La passion croissante d'Achab pour la traque de Moby Dick tout au long de l'histoire n'est pas le simple résultat du désir d'être celui qui aura supprimé la célèbre baleine ; la perspective du sang dans l'eau ne l'excite pas. Sa jambe manquante est un rappel physique de son but. Dans *L'Homme révolté*, Camus dit : « protestant contre la condition dans ce qu'elle a d'inachevé, par la mort, et de dispersé, par le mal, la révolte métaphysique est la revendication motivée d'une unité heureuse, contre la souffrance de vivre et de mourir » (*OC III*, p. 81). L'ardeur fervente d'Achab n'est pas autre chose.

Bien qu'Ismaël et Achab semblent être très différents — l'un choisit le voyage fatal sans raison légitime, l'autre participe volontairement à sa propre mort —, chacun des deux pourrait représenter le héros idéal de Camus selon l'étape de l'évolution de la pensée camusienne dont il est question. En ce qui concerne le héros absurde, Ismaël est le seul. Un peu détaché mais observateur, et contraint à voir le spectacle autour de lui comme une tragédie comique, Ismaël découvre que le seul moyen de faire face à la dureté dans le monde est de choisir la vie avec un équilibre de lumière et d'obscurité. Selon Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*, « il n'y a pas de soleil sans ombre, et il faut connaître la nuit » (*OC I*, p. 304). Achab, en revanche, ne peut pas choisir de vivre au centre. Une fois qu'il prend conscience du mal dans le monde, il adopte comme devoir de corriger cette injustice à l'égard des siens. En tant que révolté métaphysique, il s'acharne contre les vestiges du mal qui existent dans le cadre de l'expérience humaine, même s'il s'agit de commettre un blasphème contre Dieu. D'une part, lorsqu'Achab est privé de sa jambe par Moby Dick, il découvre une injustice dans le monde. Incapable de l'accepter dans le contexte de l'absurde, il se révolte. D'autre part, Ismaël devient conscient après avoir fait face à la mort. Ismaël peut sembler insignifiant dans l'ombre d'Achab, mais Achab n'a pas d'histoire pour valider sa lutte sans la narration éclairée d'Ismaël.

## Mes rencontres avec Camus

Florence CODET

### Paris, hiver 2010

« On ne peut être *hors du monde* » ... Ces mots continuent de résonner comme une certitude rassurante à l'issue de la conférence de Raphaël Enthoven. « *Hors de moi*, disponible, poreux au monde, je fais l'expérience selon laquelle il n'est rien hors du monde, l'expérience de l'immanence ». Le professeur vient de livrer une exégèse passionnée de la pensée camusienne, évoquant tour à tour *Noces*, *L'Homme révolté*, *La Chute*, *Le Mythe de Sisyphe*... J'en sors bouleversée. Ce n'est pas ma première rencontre avec Camus, mais c'est la première fois que sa voix me parvient si clairement. Je relis *Les Justes*, *L'Étranger* et *La Peste*, les compare avec *La Nausée* et *Les Mains sales*, devore *Le Premier Homme*, explore les chroniques camusiennes dans *Combat* et dans *L'Express*, et rencontre enfin Camus par lui-même, son histoire familiale complexe, son humanisme au plus fort des luttes politiques et des rivalités intellectuelles.

### Paris-Pézenas-Alger-Tipasa, 2014-2016

Quatre ans plus tard, Camus ressurgit dans un autre cadre, celui des métiers du livre, sous l'égide de la commémoration nationale du centenaire de la naissance d'Edmond Charlot. Je découvre une fraternité solaire, une communauté d'amis intemporelle et internationale, ceux d'hier et d'aujourd'hui, d'une rive à l'autre de la Méditerranée. Ils me font voyager dans le temps, au cœur d'une mémoire toujours vivante, et me conduisent jusqu'à Alger, en passant par Pézenas. L'engagement pacifiste de Camus au sein de la guerre d'Algérie sort des livres pour s'incarner dans un colloque, sur les lieux mêmes de l'événement, à l'occasion du soixantième anniversaire de « l'Appel pour une trêve civile ». Et, par un effet de retour, c'est à Tipasa que mes rencontres avec Camus forment une boucle : la pluie diluvienne, le tonnerre et la foudre masquent sa stèle, mais c'est dans l'intensité de ces sensations que prend corps cette voix qui, dans *Noces*, célèbre la fusion élémentaire de l'homme et du monde.



## Parutions

[La revue de la Société des Études Camusiennes, *Présence d'Albert Camus*, publie tous les ans une Bibliographie et les comptes rendus des principaux ouvrages consacrés à Camus.]

[Nous remercions tous ceux qui mènent une veille active pour que nous parvienne le maximum de renseignements – en particulier l'infatigable Philippe Beauchemin, dont la passion camusienne n'a d'égale que son amour pour « la Belle Province »]

### ➤ De Camus

- *Correspondance Camus-Char*, édition établie, présentée et annotée par Franck Planeille, Gallimard, coll. « Folio », avec **8 nouvelles lettres**.

Précisions apportées par Alexis Lager : « La nouvelle édition de la correspondance Camus-Char en Folio contient huit lettres inédites. Cependant, celles-ci ne sont pas identifiées dans le nouveau volume. L'ami Franck a préféré laisser au lecteur le soin de les chercher... [...] Voici le numéro des lettres inédites que j'ai pu identifier dans la nouvelle édition : 50 (au sujet de la dédicace d'*Actuelles*), 57, 63, 67, 113, 115, 158 (la lettre 157 de cette nouvelle édition correspond à la lettre 177 de la première édition, initialement classée dans les lettres à date incertaine : la lettre 158 qui constitue une réponse à la lettre 157 - au sujet de Pasternak - a permis à Franck de la réintégrer) et 185.

- *Le Premier Homme*, adaptation en BD par Jacques Ferrandez, avec une préface d'Alice Kaplan, Gallimard, 2017.

Après sa magistrale série sur l'histoire de l'Algérie, *Carnets d'Orient*, c'est le troisième album, après « L'Hôte » et *L'Étranger*, que Jacques Ferrandez consacre à Camus. Il a su résoudre avec élégance et justesse les problèmes redoutables de l'adaptation d'un roman inachevé et où, qui plus est, la narration épouse souvent le point de vue et les pensées du protagoniste. La combinaison des vignettes dessinées et des aquarelles confère à maintes pages une indéniable poésie. Camus n'est pas trahi...

### ➤ Sur Camus

#### Livres :

- Hans Peter Lund, *Camus – au-delà de l'absurde*, 2017, 125 pages, Det Kongelige Danske Videnskaberne Selskab., Scientia Danica • Series H • Humanistica • 8 • vol. 14. Compte rendu dans un prochain *Présence d'Albert Camus*.

- Vincenzo Mazza, *Albert Camus et L'État de siège, Genèse d'un spectacle*, Classiques Garnier, Études sur le théâtre et les arts de la scène, 2017, 459 p. Compte rendu dans un prochain *Présence d'Albert Camus*.

- Alessandro Bresolin, *Albert Camus : l'union des différences. Le legs humain et politique d'un homme en révolte*, préface d'Agnès Spiquel, Presse fédéraliste, coll. « Textes fédéralistes », 2017. Compte rendu dans un prochain *Présence d'Albert Camus*.

- *De l'absurde à la révolte. Dynamique de la pensée d'Albert Camus*, Maciej Kaluza, Piotr Mróz ed., Jagiellonian University Press, Krakow, 2017. Il s'agit des Actes du colloque de février 2016 à Cracovie. Compte rendu dans un prochain *Présence d'Albert Camus*.

- Virginie Lupo, *Si loin, si proche. La quête du père dans Le Premier Homme d'Albert Camus*, Sipayat, 2017. Cette parution du mémoire de mastère présenté par Virginie Lupo juste après

la parution du *Premier Homme* et publié en l'état, est en quelque sorte la première des très nombreuses analyses et recherches suscitées par ce roman inachevé dont le succès n'a fait que croître.

➤ Michel Fromaget, *Réponse de Maurice Zundel à Albert Camus à propos du mal, de la révolte et de l'amour*, préface d'Anne Prouteau, Éditions Parole et Silence, Paris, 2017.

### Articles

➤ Guy Samama, « Camus en son premier roman », *Esprit*, n° 435, juin 2017, p. 142-154.

➤ Catherine Grémion, « Camus, la mer, la musique », *Commentaire* 2017/3, n° 159 dans un livret « De Sciences Po à Harvard. Stanley Hoffmann (1928-2015) ».

### Textes en ligne :

➤ Damien Darcis, « L'absurde ou la condition humaine. Le philosophe et le croyant dans *Le Mythe de Sisyphe* », *ThéoRèmes*, 2017.  
<http://theoremes.revues.org/1112>

➤ Matthew Sharpe, « Guests, Hosts, Strangers : *Far From Men* and Camus' Algerians », *Contemporary Cinematic Ethics*, vol. 21, 3, octobre 2017, p. 326-348.  
<http://www.eupublishing.com/toc/film/21/3>

➤ Tadashi Ito, « Camus et Plotin : autour de la vision du monde dans *Noces* », Matsuyama University, *Studies in Language and Literature*, vol.35, n° 1, septembre 2015.

➤ Bauvarie Mounga et Patrick Dendale, « De l'usage du pronom "on" dans le discours du narrateur de *La Peste* d'Albert Camus », *Études romanes de Brno*, n° 37, 2016-1.  
<https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/5638018.pdf>

➤ Laura Klein, « De la fiction et de la question du transnational chez Albert Camus », *French Forum*, vol. 41, n°3, winter 2016, p. 209-224.

➤ Yaël Hayat, « J'ai toujours envie de défendre Meursault », explique l'avocate genevoise.  
<https://www.letemps.ch/culture/2017/08/11/yael-hayat-jai-toujours-envie-defendre-meursault-heros-letranger>

➤ Pauline Kraus, *Inquiétude et engagement autour des années 50 : Albert Camus, André Gide et Louis-Ferdinand Céline*, Mémoire de master soutenu à Paris IV- Sorbonne en 2015.  
[http://www.academia.edu/19728256/Inquiétude\\_et\\_engagement\\_autour\\_des\\_années\\_50\\_Albert\\_Camus\\_André\\_Gide\\_et\\_Louis-Ferdinand\\_Céline](http://www.academia.edu/19728256/Inquiétude_et_engagement_autour_des_années_50_Albert_Camus_André_Gide_et_Louis-Ferdinand_Céline)

### ➤ Autour de Camus

➤ Kaouther Adimi, *Nos richesses*, Seuil, 2017.

De façon émouvante et limpide, la jeune écrivaine algérienne entrelace l'Alger d'autrefois et celle d'aujourd'hui. Polyphonique, le roman mêle une voix qui revient sur l'histoire du pays, un récit centré sur le jeune Ryad qui découvre la ville et un journal (fictif) du libraire-éditeur Edmond Charlot, fondateur en 1936 des « Vraies Richesses ». « Nos richesses » : les livres qui sont encore dans la boutique que Ryad est venu vider, et que veille fidèlement leur dernier gardien, Abdallah ; et

cette ville passionnante qu'est Alger ; et aussi, ce va-et-vient entre les deux rives de la Méditerranée, si bien illustré par l'infatigable passeur que fut Charlot – et par Khaouter Adimi elle-même ; et enfin, la littérature vivante...

➤ Marilyn Maeso, « Contre un mur : chronique d'un débat sisyphéen sur antisionisme et antisémitisme », Le Club de Mediapart, 22 juillet 2017

<https://blogs.mediapart.fr/marylin-maeso/blog>

➤ De notre ami de toujours, **Maurice Weyembergh**, nous signalons la parution de *Imaginer l'avenir contre l'absolutisme de la réalité*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2017.

